

Bulletin de liaison juillet 2025

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial du président

Voici le dernier bulletin avant l'été construit à plusieurs mains sur le plan pratique et toujours à plusieurs voix sur le plan éditorial.

Merci à tous les participants.

Il s'ouvre sur la visite à la villa Abbadia à laquelle conviait notre confrère Académicien des sciences, Olivier Donnard. Mais là encore, nous partîmes une bonne vingtaine mais ne fûmes qu'une dizaine en arrivant au port de Socoa pour un déjeuner charmant. Beaucoup se perdirent en route ou furent empêchés. Olivier Donnard toujours allant propose de refaire une tentative plus tard. En attendant que ce petit compte rendu donne envie aux hésitants.

D'autant plus qu'on n'a pas à attendre aujourd'hui la malle-poste dont notre confrère Alexis Ichas nous remémore l'usage ancien. L'automobile et l'autoroute ont raccourci les trajets sans les rendre plus attractifs cependant. Mais on lira avec beaucoup d'intérêt cet étonnant voyage.

De son côté le président publie un texte en hommage à Pierre Nora le grand historien auteur de la somme des « lieux de mémoire » qui vient de disparaître. Nos chroniqueurs habituels à leur tour nous inviteront au voyage, poétique avec Jean Legall ou Paul Mirat, plus festif avec Marie-Luce l'éternelle « festayre », ou encore religieux avec la procession dont l'abbé Casanave rappelle le rituel lors de la Fête-Dieu célébrée dans les campagnes depuis le XIV^e siècle en liaison avec les rites agraires et la bénédiction des récoltes. Une pratique peu à peu tombée en désuétude mais que l'Église catholique relança à partir du milieu du XIX^e siècle, dans le cadre d'un mouvement général de reconquête religieuse face à la déchristianisation post-révolutionnaire et républicaine avec missions, croix aux carrefours et processions fleuries qui restent dans les mémoires rurales.

Enfin l'activité de l'Académie n'a point cessé jusqu'au bout de Juin puisqu'une dernière rencontre eût lieu autour de Jean-Marc Terrasse venu parler du portrait en peinture.

Pour finir on lira avec intérêt les comptes rendus de lecture qui terminent le bulletin fort nourri de cette dernière édition de la saison 2024/2025 en attendant la revue en Septembre.

SOMMAIRE

- 1 L'éditorial
du Président
- 2 Actualité de
l'Académie
- 16 Hommage
à Pierre
Nora
- 19 Chroniques
- 33 Notes de
lecture
- 36 Vie de

Actualité de l'Académie

Etienne Lassailly

Une après-midi au château d'Abbadia

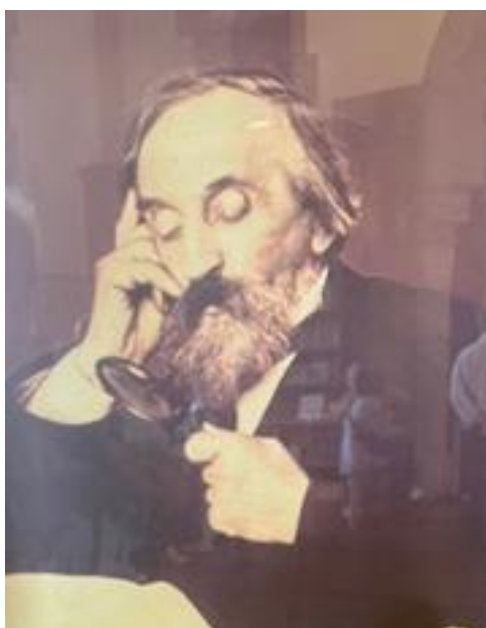
A sa mort, l'explorateur et astronome Antoine d'Abbadie, légua à l'Académie des Sciences, le château qu'il fit construire sur le plus bel endroit de l'extrême sud-ouest de la France, dans ce midi atlantique béni des dieux.

De ce nid d'aigle il observait, pendant la nuit, les constellations et, pendant le jour, les toits antiques d'Hondarribia et l'embouchure de la Bidassoa.

Le lieu est déjà terriblement romantique avec son appareil de style *troubadour*. Si l'on y ajoute la présence du commandant Pierre Loti sur sa canonnière, écrivant *Ramuntcho* pour tuer le temps tandis que l'océan scintille sous le soleil de l'été, vous avez un aperçu de ce que les visiteurs que nous étions ont pu ressentir par cette magnifique journée d'été.

C'est à l'invitation de notre confrère Olivier Donard que nous étions là, accueillis par l'Académie des Sciences.

La maison n'est pas si grande et il y règne une certaine intimité. L'ombre de l'homme au visage grave passe de pièce en pièce, avec ses souvenirs d'Abyssinie (il voulait découvrir les sources du Nil) et ses rêves d'objets célestes.



Notre petit groupe, emmené par l'inspirateur de cette belle échappée en plein air et dans l'histoire, n'a jamais manqué d'entrain ni de gaité. Notre déjeuner sur le port de Socoa fut délicieux et fort divertissant. Mais nous n'étions que neuf, quel dommage !



En diligence de la Poste-au-Roi à travers le Béarn

Par Alexis Ichas, ancien élève de l'école communale d'Auterrive.

A la fin du XVIII^e siècle, la France possède le plus vaste et le plus rapide réseau de communications de toute l'Europe. Au cours des siècles, en reprenant les voies romaines, elle a développé les routes, chemins, et surtout les relais de la *Poste au Roi* permettant de relier les principales villes du royaume. A l'origine d'ailleurs, les Romains y plaçaient un *poste* (*posta* placer) militaire chargé de surveiller les voies de communication. Cette origine a donné nos expressions *occuper un bon poste*, *aller à la poste*, *poster quelqu'un*, etc. Beaucoup de chemins sont aussi directement héritiers des voies de transhumance des vallées pyrénéennes quand de grands troupeaux descendaient des vallées des Pyrénées jusqu'à Labouheyre et c'est le cas des deux routes encadrant le gave d'Oloron. *Les rivières sont des chemins qui marchent* disait Blaise Pascal. Une théorie audacieuse avance que le nom de nos villages vient des noms donnés par les bergers à certains lieux pour se repérer : *sempé* le chemin, devenant *Saint-Pé* ou *Sendos* devenant Saint-Dos au début de la christianisation, *oreum* la cabane de berger, devenant Oraàs, Orin, Montory, Orriule, etc. Si les évolutions techniques des voitures furent lentes au cours des siècles, à partir du XVII^e il est relativement facile de rejoindre Paris ou même Madrid à partir d'Oloron, Pau, Orthez Peyrehorade ou Bayonne. L'amélioration des routes et des chemins, l'évolution du confort des voitures va créer un véritable maillage permettant à beaucoup de nos ancêtres de voyager plus rapidement. Sous l'impulsion de l'intendant d'Etigny, de nombreuses routes furent percées (Oloron-Navarrenx rive gauche en 1767, *actuelle D936*, en remplacement du *Chemin royal*, rive droite qui resta inachevé. Et si la route directe *Salies-Navarrenx* fut jugée *inutile*, les routes Escos-Labastide via *La Garde*, Lahontan-Labastide furent percées en 1840 – notons qu'il existe encore à Carresse une pièce de terre appelée *Cami dou Rey* - et ainsi le centre d'Auterrive fut délaissé au grand dam de l'aubergiste du centre du bourg, Auterrive-Saint-Dos en 1838 délaissant le *chemin du Chingarrot* qui existe encore et qui constitue un beau motif de promenade, puis Castetnau-Sauveterre à la fin du XVIII^e évitant ainsi le centre de Barraute-Camu, et délaissant Munein son auberge et son relais, etc. De la même façon Abitain perdit le trafic du centre du village au profit du *Gran Cami*, *actuelle départementale*. Seul Escos, à cause de l'opposition de ses habitants, garda la route principale au pied de son église et de son auberge au bord du chemin.

1 – Les voitures et les chevaux.

Si l'Encyclopédie de Diderot consacre un chapitre aux voitures hippomobiles et à la sellerie, la construction des voitures connaît un grand essor grâce au perfectionnement des suspensions à courroie puis à ellipse permettant à la caisse de la voiture d'être une véritable nacelle suspendue absorbant ainsi les accidents de la route. Au XVIII^e, *La Béarn* voiture à impériale faisant la route *Paris-Oloron* en 15 jours – il fallait plus d'un mois pour le même trajet au XVII^e - pouvait transporter 14 passagers (6 dans le pavillon, 6 en extérieur et 2 postillons) de manière aisée et pouvant même aller jusqu'à 16 passagers si besoin à la vitesse de 10 à 12 km/h, ce qui est rapide pour l'époque



La diligence des Messageries royales « La Béarn » faisait plusieurs fois par semaine les liaisons Paris-Oloron via Pau. Les voyageurs s'y répartissaient en 4 classes. Sur l'impériale les poètes, rêveurs, domestiques et étudiants, exposés à tous les vents. Cette lourde voiture était tirée par six chevaux. Elle cessa ses voyages vers 1875. Collection de l'auteur.

On prenait son billet à Paris, *Porte d'Orléans*. Il fallait arriver au moins 15 minutes avant le départ, et 30 minutes si on avait des bagages limités à 30kg (aujourd'hui la limite en avion est de 23kg). Les plus aisés choisissaient une formule complète incluant les repas dans les Relais ainsi que les nuits. *Qui dort dîne* disait-on, voulant préciser que celui qui prend une chambre, prend le souper (dîner). On se répartissait dans la voiture selon sa classe sociale et ses moyens. Dans certaines grandes voitures, il existait 4 classes de voyageurs : dans le pavillon se plaçaient les grands bourgeois ou cadets de bonnes familles, commerçants, officiers, femmes de qualité et hommes d'affaires ; dans la 2^{ème} classe les curés de paroisses, les militaires autres que les officiers, les

paysans aisés en voyage, les étudiants d'université, maîtres d'écoles etc. Ensuite venaient la 3^{ème} classe réservée aux gens modestes, étudiants pauvres, religieuses, paysans non-propriétaires, etc., puis la 4^{ème} sur l'impériale où s'entassaient les domestiques, femmes de chambre, exposés à tous les vents et ne disposant même pas de bancs de bois, chacun s'installant comme il le pouvait au milieu des malles et des paquets.



Voici la célèbre carriole, le modèle le plus répandu et permettant de petits voyages utilitaires ou pour se rendre aux fêtes de village. Voiture « à tout faire » faisant la joie des enfants. Ici il s'agit de la voiture des domestiques du château de Carresse. Cinq jeunes filles stationnées au Jardin public de Salies-de-Béarn. Les roues sont caoutchoutées. Cette voiture, longtemps conservée dans les écuries du château de Carresse a disparu par enchantement. Collection de l'auteur.



La « turgotine » du nom du ministre qui développa les transports en France est la voiture de la Poste au Roi de la fin du XVIII^e siècle. Le postillon (celui qui conduit la voiture au relais suivant) est monté sur un cheval de sorte que la 2^{ème} classe est ici le cabriolet situé à l'avant. On remarquera le « léopard » (panier d'osier) destiné à protéger les bagages. Collection de l'auteur.

Ces diligences portaient en même temps le courrier dans toute la France, les édits et règlements royaux, les nominations aux différents emplois. C'était la *Messagerie royale* dont tout un chacun pouvait profiter, moyennant paiement bien entendu. Notons qu'à l'époque, le port des lettres est dû par le destinataire et non par l'expéditeur comme aujourd'hui. En juin 1833, Viollet-le-Duc fit

un voyage de Bayonne à Oloron par les vallées (Ustaritz, Cambo, Saint-Jean-Pied-de-Port, Tardets), étant alors âgé de 19 ans. Avec un ami il fit le tronçon Tardets-Oloron en diligence en compagnie d'un militaire. Il écrit à son père : *C'est un de ces militaires d'opéra-comique, si fastidieux et si pauvre de pensée ; je n'ai jamais pu savoir s'il était carliste, henriquinquiste, bonapartiste, républicain ou constitutionnel... Ces gens-là savent tout. Il parle peinture, musique, architecture, guerre, mathématique, géologie, astronomie... Du reste cet homme nous a pris en amitié, je ne sais pourquoi, car nous avons toujours été d'un avis contraire au sien...* (Extrait de *Viollet-le-Duc, La Traversée des Pyrénées* – Claude Dentaletche – Editions Pimientos). Si la société, avec ses différentes classes, se retrouve dans une même voiture mais dans des compartiments différents, il en est évidemment différemment pour tous ceux qui voyagent avec leur propre voiture. Les aristocrates, les grands bourgeois et les négociants possèdent leurs propres attelages et acquittent un *abonnement* afin de changer les chevaux à chaque relais. Le changement se faisant à la demande, sans descendre de voiture, afin de gagner du temps. Ainsi, on pouvait ne rester que quelques minutes au relais, le temps de satisfaire un besoin naturel par exemple, alors que ceux qui voyageaient en voiture publique s'arrêtaient obligatoirement pour faire descendre ou monter des passagers ainsi que le courrier personnel ou administratif à destination de la ville suivante. Pour les gens aisés, nul besoin de postillons, deux cochers se relayaient pour conduire la voiture et une voiture plus légère précédait celle des maîtres avec femme de chambre et valet de pied chargés de préparer le gîte et le couvert au prochain relais. On possède ainsi le témoignage de la duchesse de Castro-Terreño (Vitoria 1801-Carresse 1876) qui fit le voyage Carresse-Paris-Versailles avec sa propre voiture et son cocher basque, celui de la marquise de Lons conduite par son fidèle domestique de Labastide et encore le comte de Baillenx, à Cassaber, qui se plaint que la neige n'a pas permis à *ceux de Biarrotte* (Les Lalande d'Olce) de pouvoir venir lui rendre visite. En 1830, il fera le voyage à Béhobie avec son cocher pour y retrouver son fils y effectuant son service militaire. On pense aussi à Franz Liszt (1811-1886) traversant Orthez, Puyoô, Peyrehorade et Biaudos à *un train d'enfer à bord d'une élégante voiture rouge et jaune spécialement construite pour lui*. Stendhal et Mérimée laisseront quelques lignes sur Peyrehorade, Mérimée donnant même le nom de la ville à un de ses personnages dans *La Vénus d'Ille*. En 1850, l'historien et journaliste Jean-François Samazeuil (Agen 1790 - Agen 1879) écrit dans son *Notes de deux voyages en Gascogne* paru en 1854 : *de Bidache nous sommes revenus sur Came et de Came sur Labastide de Béarn. A Labastide, il vous faut prendre, avec moi, un tout petit chemin accessible néanmoins aux voitures et qui va me conduire au bout de quelques kilomètres au pont de fil de fer jeté sur le gave de Sauveterre, non loin du village d'Auterrive* [il s'agit du premier pont construit en 1840 et emporté par la crue de 1879]. *Après avoir traversé et satisfait au péage qui s'y perçoit, nous devons plus d'un regard à la charmante villa que possède M. le comte d'Echaz* [le château de Carresse alors propriété du duc de Castro-Terreño, comte

d'Echauz] en avant du village de Carresse. Puis nous parviendrons à la route départementale qui conduit de Peyrehorade à Salies [cette route fut empierrée en 1893 seulement]. Ce ne fut pas pour la première fois que le 22 novembre 1850, je visitai cette dernière ville... Le 25 juillet 1828, la duchesse de Berry (1798-1870) traversa Salies venant de Peyrehorade où, descendant d'un bateau pavoisé affrété pour elle à Bayonne, prit place dans une confortable berline *frappée aux grandes armes de France*. A la sortie de Salies, elle dut faire arrêter la voiture pour demander à satisfaire un besoin naturel dans une ferme... Pour remercier ses hôtes, elle laissa... un *Louis d'or*. Plus tard, sa cousine la princesse Marguerite de Bourbon (1847-1883), *de jure* reine de France, arriva à Sauveterre dans un magnifique coupé *jaune et bleu roi* qui fit sensation. Les deux princesses dormirent chez le marquis de Nolvos (anc., *Hostellerie du Château*) et arborèrent le béret béarnais avant de rejoindre Navarrenx et Oloron. Evidemment, il faut aussi songer aux longs cortèges de Louis XIV et de Philippe V (duc d'Anjou petit-fils du roi Soleil), l'un pour se marier (1660), l'autre pour monter sur le trône de Charles Quint (1700). A ce propos une légende affirme que le roi Soleil fit le parcours Bayonne-Oloron en passant par Labastide et Abitain où il fit une halte pour traverser le gave et visiter l'église d'Oraàs qui garde la date 1660 gravée dans le chœur en souvenir de cet événement supposé. Si un historien affirma ce fait, on sait depuis qu'il s'agit d'une belle légende même si le clocher de Lucq-de-Béarn possède *La Cloche au Roi* qui avait été destinée à saluer le Roi-Soleil...



Le coupé dit « d'Orsay » de la marquise de Montehermoso à Carresse, tiré par deux chevaux. Cette élégante voiture disposait de couchettes amovibles, de vitres à glissières à manivelles et de nécessaires pour la toilette. On remarquera les armoiries sur les portières. Pavillon bleu-nuit, roues jaune

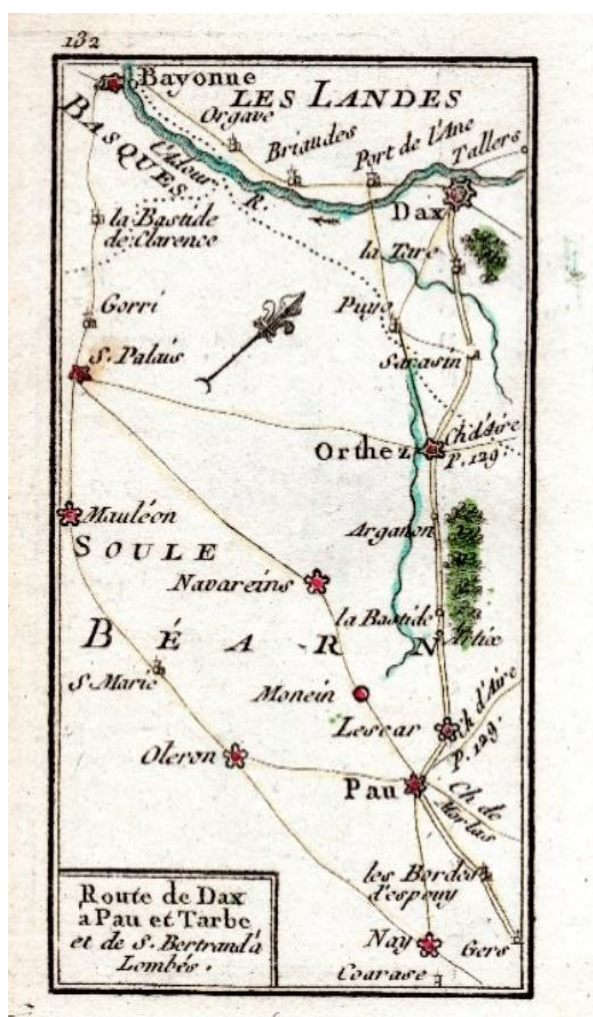


Ici la berline découvrable de la famille Saint-Macary, d'Auterrive. Quatre places en vis-à-vis, vitres coulissantes et poignées en ivoire. On remarque que la voiture est découvrable en deux parties pour profiter des agréments de l'été. Une vitre, que l'on peut occulter, sépare le pavillon du cocher,

jonquille. Avec cette voiture, la marquise reliait son château de Montjaï en Essonne ou Paris en moins de 15 jours en relayant dans des châteaux amis comme chez les Flandin, à Tours. La marquise et son mari étaient absents de Carresse plus de six mois dans l'année. La voiture est aujourd'hui conservée sur la Côte basque et a été carrossée à Paris.

Photo de l'auteur.

et permet la communication entre ce dernier et les voyageurs. La voiture fut carrossée à Pau par François Malus et servait pour de longs déplacements à Bordeaux ou Paris. Les sièges capitonnés sont d'un grand confort et on imagine sans peine le plaisir qu'il y avait à y prendre place. Photo Gaspard Saint-Macary.



Cet extrait de l'Itinéraire des Principales routes du Royaume paru en 1780, montre les relais principaux des voyageurs. On note les liaisons Orthez-Puyoô-Bayonne via Peyrehorade, Port-de-Lanne, Biaisudos (seul Relais classé Monument historique), la liaison Orthez-Saint-Palais via Sauveterre (le Relais est l'ancien restaurant La Grange au carrefour des Glaces), Pau-Saint-Palais via Navarrenx et Oloron-Saint-Palais via Mauléon. La liaison Oloron-Bayonne, ouverte à la fin du XVIII^e siècle passait par les relais de Navarrenx et de Munein (auj., Saint-Gladie-Arrive-Munein, maison Sarrailh), le relais de Guinarthe (carrefour des glaces) avec chemin de traverse vers Salies par les voituriers Lagouardette qui ouvrent en 1854 la liaison Salies-Sauveterre avec correspondances pour Bordeaux et Pau. Collection de l'auteur.



Le Relais de Poste à Peyrehorade (maison Le Balon, aujourd'hui détruite). On note la chambre noble au 2^{ème} étage pour les voyageurs fortunés. En 1790 le relais sera installé dans les écuries du château d'Aspremont puis à l'actuel Hôtel Central. A droite les écuries où dormaient les postillons et les palefreniers à même la paille. Ils disposaient de lampes spéciales évitant les incendies.

Collection de l'auteur.

L'Hôtel des Voyageurs à Puyoô fut fondé en 1705 sous Louis XIV. Sa façade de 43m et ses 19 chambres permettaient de recevoir 4 diligences dans les deux sens et de 70 à 80 voyageurs par jour. Les écuries ont été détruites et les Allemands l'occupèrent en 1940. Ici se sont arrêtés Joseph Bonaparte, Stendhal, Mérimée, Victor Hugo et sa maîtresse incognito, Théophile Gautier, Liszt, don Carlos, le duc d'Orléans (futur roi Louis-Philippe), etc. Collection de l'auteur.

Pour la curiosité, voici l'itinéraire (1780) de Bidache à Oloron par les chemins de traverse (+ église, L lieue) indiqué dans *L'Itinéraire des routes et chemins du Royaume*. A Bidache [relais de poste et auberge], passage du Lihoury et de la Bidouze, rivières. A Came + [auberge], bruyères au S de la commanderie d'Ordios [chapelle d'Ordios]. A La Bastide de Béarn [cinq auberges dans le village], belle vue [panorama du Cabé, aujourd'hui, château de Habas ou Malherbe]. 2 L, A Escos + [auberge Hourc puis Danty, Pachebat et Darroze]. ½ q de L S de Castagnède + [à Castagnède maison Port-Bieilh ancienne auberge] et de Mû du gave d'Oloron. Le long du gave d'Oloron. ¼ L O, d'Oraàs [relais de Poste aujourd'hui, maison Nouts et auberge Campagne], au-delà du gave. A Las Cabannes [existe encore]. Pont et cabaret de Casemajor [mentionnée sur la carte de Cassini]. Au levant de la montagne et bois de Mixe. A Abitain + [auberge au centre du bourg]. Pont à ¼ L O d'Athos, au-delà du gave [quel pont ?]. A la borde d'Hiette [aujourd'hui, maison Hyeyte], cabaret [auberge encore citée au XIX^e]. Côte à ¼ L

O du hameau et château d'Aspis [*Athos-Aspis*]. A Saint-Martin +, vis-à-vis le confluent du Saison et du gave. Hameau et château d'Autevielle [*deux auberges*], sur le Saison, que l'on passe [*sur un bac*]. Le long S de Bideren +, ¼ L N de Guinarthe [*relais de Poste et auberge, auj., maison Puyoô, ancien restaurant*], +, et Osserain +. Avenues à ¼ L N de Parenties +, et de Saint-Gladie + [*auberge*]. Château [*de Saint-Pé*] à ¼ L S de Sauveterre [*le relais de poste de Sauveterre a été transféré à Guinarthe en 1848 à la maison Puyoo, ancien restaurant La Grange*]. A Munein [*ancien relais de poste auj., maison Sarrailh*] et Camu. ½ q L S de Sunarthe +, au-delà du gave d'Oloron. 3 L pont à ½ q L S Andrein [*auberge Lacassagne*]. Au N du bois et côte de Coudot. Pont entre Barraute [*auberges Montagut et Capulet, relais*] et le fief du Vivier [*auj., maison Vivier*]. Pont à ½ L S d'Orriule. Entre les bois de Lafont [*existe encore*] et le gave et du bois de Lataillade [*existe encore*]. Pont au S du château et village de Laàs + [*il s'agit de l'ancienne église Saint Barthélémy. La route fut réparée en 1787, auberge Casamayou*], au-delà du gave et au N de Montfort +. ¼ L S de Narp +. Pont [*pont médiéval d'Araujuzon, auberge au bout du Pont. La voiture de l'impératrice Eugénie y eut un accident*], moulin sur l'Auzon et ville d'Araujuzon +. Le long N d'Araux +, etc., jusqu'à Oloron.



Le général Pierre Saint-Macary (1859-1933) conduisant lui-même son tilbury pour se rendre à la messe à Auterrive.

Le domestique, derrière, se laisse transporter.

Photo famille Saint-Macary.



Les derniers feux des calèches patientant devant la gare de Salies. Devant elles, un phaëton automobile qui va les reléguer dans les granges. Le monde naissant du chemin de fer et du moteur à explosion supplantent le monde mourant de la traction animale. Collection de l'auteur.

2 – Drames et accidents.



L'arrivée de la Diligence constituait un événement dans le village. On y attendait un parent éloigné depuis longtemps, le retour d'un enfant du service militaire (qui durait 7 ans sous Napoléon III), le courrier apportant des nouvelles d'outre-Atlantique. Avec un peu de chance, on pouvait vendre aux voyageurs des œufs, du jambon ou des poulets. Ici arrivée d'une voiture des Messageries dans le Pays-Basque. Collection de l'auteur.

Dépendante des chevaux et donc de leur humeur qui peut être changeante, les transports en voitures hippomobiles ont engendré des accidents parfois dramatiques entraînant la mort d'un ou des passagers. Si l'on conserve ces témoignages, c'est qu'au XIX^e siècle surtout, la presse s'en fait l'écho dans la rubrique des faits-divers. En voici quelques-uns pour ce qui est du pays du gave d'Oloron. Le 30 décembre 1700 à Escos, Jean Lescudé *a été noyé au passage de Castagnède, le bateau étant chargé du poids d'une charrette de bois pour le Basque de la maison dudit passage, le nommé Pierre Larre [dit Le Basque], le même jour et an a été noyé et en même temps on l'aurait porté qu'on n'a pas pu le trouver encore...*[A Sorde on trouve : *a été inhumé un cadavre qu'on m'a attesté être le Basque passager au port de Castagnède le 28 janvier 1701*]. Le 14 mars 1703, Jacques Dagoès né à Oloron, *palefrenier du château de Cassaber, s'étant noyé à la nasse de Saint-Pé et ne s'est trouvé que le 17 dudit mois enseveli dans l'église de Cassaber par ordre de Madame et Monsieur de Cassabé étant pour lors à Paris*. En 1860 la diligence Condessa faisant le service d'Oloron eut un *grave accident sur la hauteur de Tillet à Ledeuix*. Arrivé en haut de la côte, le postillon met le sabot (freins) mais le mécanisme de la voiture casse et les chevaux s'emballent. Il y eut deux blessés : le postillon et un voyageur qui se trouvait dans la berline qui fut gravement endommagée (in *Le Monde* 1860). 1880, Prat-Cazalis est victime d'un accident de voiture sur le pont Saint-Antoine de Navarrenx. *Sa voiture attelée heurte le parapet et tombe dans le gave. Le cheval et le conducteur sont*

noyés. En 1886, l'abbé Lapeyre curé d'Araux rentrait vers sa paroisse à bord de sa voiture à cheval, accompagné de l'abbé Berdoulay, vicaire de Bosdarros. Ils arrivaient de Gan où ils avaient assisté à une réunion de curés. Dans une descente à Gan, le cheval s'emballa et malgré les tentatives désespérées de l'abbé Lapeyre de maîtriser l'animal, la voiture est projetée contre un peuplier. Si le vicaire fut blessé mais s'en sortit, l'abbé Lapeyre fut retrouvé sous la voiture ayant une plaie à l'épaule et une autre, large, à la tête. Il fut tué sur le coup. En 1892, l'abbé Ichas décéda dans un terrible accident. La presse écrivit : *Le vénéré curé qui était âgé de 84 ans conduisait seul sa voiture. Il n'a pu maîtriser un départ trop brusque de son cheval et l'équipage est allé s'abattre dans un précipice situé à une centaine de mètres du presbytère. Gravement blessé, M. l'abbé Ichas a été relevé sans connaissance et transporté au presbytère où les soins les plus pressés lui ont été prodigués mais la secousse avait été trop forte pour ce bon vieillard qui expirait quelques instants plus tard après avoir reçu les derniers sacrements. Les obsèques ont eu lieu mercredi, présidées par M. le doyen de Lembeye au milieu d'un concours de fidèles et de jeunes des deux paroisses de Lembeye et de Garlin. Avant l'absoute, M. le curé-doyen est monté en chaire et a remercié ce bon peuple venu en si grand nombre pour s'incliner respectueusement devant la dépouille mortelle de celui qui pendant 55 ans, avait été le gardien fidèle de leur église, et leur a dit en même temps, ce qu'avait été, dans les jours si longs de son pèlerinage sur terre, le prêtre que tous pleuraient et pour qui on aurait désiré une mort plus douce et plus conforme à la sérénité de sa vie. L'abbé Ichas était né en 1808 [sic mais il est né en 1802] à Auterrive, canton de Salies. Il fut ordonné en 1834 et nommé à Arrosès en 1837 (Mémorial des Pyrénées 1892).* Le 2 novembre 1896, l'attelage du boulanger Montané de Saint-Gladie, voiture et cheval, dévale les pentes du gave et disparaît. *La crue étant trop élevée pour effectuer des recherches* (Barraute-Camu). Labastide-Villefranche, accident de 1901 : pour les jours de marché, un service de voitures à chevaux publiques était mis en place pour rejoindre Navarrenx, Sauveterre, Salies, Bidache etc. Cette année-là le jeune Jean-Pierre Hourcade, cocher, ramène des paysans sur la route d'Escos. Au niveau de *La Garde* les deux brancards de la voiture cassent en même temps, occasionnant la chute brutale des passagers qui s'en sortent avec des blessures légères. Une femme, à pied sur le bord de la route, est cependant grièvement blessée par la caisse de la voiture. Il se trouve que, par hasard, le docteur Foix, de Cassaber, était aussi sur la route à bicyclette et portera les premiers secours. En 1909, quatre femmes rentrant du marché de Sauveterre en voiture à cheval eurent un grave accident à 7 heures (19h) à Oraàs. Le cheval s'emballa et projeta la voiture contre le parapet du pont du moulin d'Arbus. Madame Chague (aux rênes) et sa fille Anne-Marie furent indemnes [*Ironie du sort, Anne-Marie Chague épousera à Narbonne en 1912 Albert Berthomieu loueur de calèches...*]. La veuve Labarthe eut le poignet cassé mais Suzaninne Lascostes, âgée de 42 ans et habitant à Oaàs (maison *Hountaas*), mère de 12 enfants, eut une blessure profonde à la tête. Elle fut transportée dans la maison *Pagadoy* mais

expira à 9 heures... Le journal ajoute : *il y a déjà eu d'autres accidents sur ce point*. La même année les enfants de [Barraute]-Camu avaient l'habitude de profiter de la carriole de l'aubergiste Candenot (auberge Montagut et Capulet) livrant son vin pour se rendre à l'école. Tout le monde se hissait sur la voiture avec la complicité de l'aubergiste. Le 30 janvier 1909, Jean Fourcade, âgé de 6 ans, fait une mauvaise chute et la carriole lui roule sur le bassin. Un médecin de Sauveterre appelé à la hâte, opère l'enfant dans l'école. Ce dernier ne gardera de ce mauvais souvenir qu'une légère claudication. En 1910, un paysan d'Abitain ramenait dans la voiture de M. Peyré, une jeune femme vers Sauveterre, *la voiture ayant dû faire ce détour car le bac d'Athos était en réparation*. La voiture accroche le parapet et se renverse emballant le cheval. *Le conducteur est blessé et le cheval s'en tire avec une belle couronne au genou gauche*. L'accident eut lieu devant la maison Riutèque. En juin 1913 eut lieu un grave accident sur le bac d'Athos : alors qu'un certain Canton, du village, installait sa voiture et la jument sur le bac, ce dernier bougea entraînant la voiture et l'animal dans le gave. Entravée, la jument ne put se dégager et se noya. *Il fallut plus de quatre heures d'un pénible travail pour sortir la voiture et le cadavre de la jument*. Après cet accident, le préfet ferma provisoirement le bac le 11 janvier 1914. En mai 1925, une voiture attelée attendait devant le passage à niveau d'Escos avec à bord Sallenave, négociant à Autevielle et Dupré, boulanger à Abitain. Derrière eux, une autre voiture attelée s'emballa et poussa la voiture de devant sur les rails. Le train les percuta mais si la voiture fut pulvérisée, il n'y eut aucun mort. *Seul Dupré eut une foulure au pied*. 1929 : A Saint-Martin (Autevielle), à la maison Haye, en bord de gave, *des attelages furent emportés par la crue dont un attelage de mules dérivant sur le gave, encore liées à leur harnais...etc.*, on ne compte plus les accidents liés aux chevaux ou aux voitures. Au début du XXème siècle, on note aussi de nombreux accidents liés à la cohabitation des voitures automobiles avec celles hippomobiles, ces dernières ayant priorité sur les voitures à moteur à explosion, comme en 1908 une voiture automobile qui heurte de plein fouet à Guinarthe une voiture à cheval portant une famille et un bébé. Aujourd'hui de *belles endormies* sommeillent dans des granges ou des remises. Elles font la joie des enfants montant dans ces *carrosses d'autrefois* symboles de siècles révolus où l'on prenait le temps, où il fallait 6 à 7 heures pour aller de Salies à Bayonne, où on prenait les calvaires comme repères pour *aller au pas*, où on allumait les lanternes avant la nuit et où les voitures glissaient sur les chasse-roues pour remettre l'attelage sur le bon axe. Si vous regardez attentivement, vous trouverez encore ces chasse-roues à Auterrive (trois encastrés dans le mur de l'ancien cimetière et un devant la maison Labordenave), Escos (au centre du village, près du château), Saint-Dos (près de la maison Vignau), Carresse (au carrefour de l'auberge Cami), et même à Sorde, une *Pierre de saut* (permettant de monter ou descendre d'un cheval aisément) devant la maison Agorre.

Laissons Julien Green conclure dans *Les Pays lointains* : *Les deux calèches attendaient devant la maison. Elles éblouirent Elizabeth par leur élégance. Longues et spacieuses, elles étaient posées comme des nacelles sur de grandes roues peintes en vert clair. De vastes parapluies allaient et venaient de la porte de la maison au marchepied de la voiture, et il y eut un joyeux brouhaha parmi les voyageurs quand il s'agit des places que chacun devait prendre...*



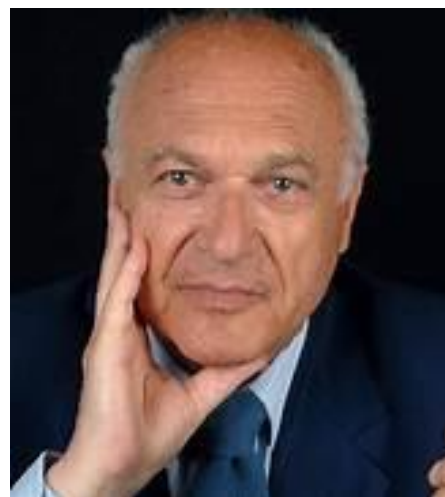
La belle porte cloutée du Relais de la Poste au roi à Munein (auj., Saint-Gladie-Arrive-Munein). Si plus personne ne traverse ce minuscule bourg par le percement de la Route Royale en 1768 (actuelle départementale), il était à l'époque très fréquenté avec son château (auj., en ruines), sa chapelle et son auberge. Le Relais (actuelle maison Sarrailh) est constitué d'un grand pavillon pour héberger les voyageurs et de vastes écuries et remises pour les voitures. A partir de 1768, il fut progressivement délaissé au profit du Relais de Guinarthe (1846) placé à la maison Puyoô (ancien restaurant La Grange du Carrefour des Glaces) sur le chemin de traverse Orthez-Saint-Palais coupant le Chemin Royal Oloron-Bayonne. La porte cloutée, d'époque, porte la date 1744.

Hommage à Pierre Nora

Marc Bélit

Pierre Nora ou la mémoire en sursis

Un souverain discret de la République des Lettres s'est éclipsé. Non pas un prince des sciences molles, mais un architecte de la conscience historique française, dont la tour de garde s'élevait chez Gallimard. Pierre Nora, qui se disait « historien public » — posture rare et presque subversive en nos temps de subjectivisme mondialisé —, vient de nous quitter à 93 ans.



Il laisse derrière lui une cathédrale de papier : *Les Lieux de mémoire*. Sept volumes, 130 contributeurs, une mémoire collective prise au filet d'un imaginaire national en voie de liquidation. Il laisse aussi la trace d'un combat éditorial qu'il a mené pendant 40 ans sur le terrain des débats d'idées dans une revue conduite avec Marcel Gauchet : le *Débat*. Avec lui la forme vivante de ces repères intellectuels disparaît, il ne reste que ses écrits, ce qui est loin d'être négligeable.

À l'heure où l'Histoire ne fait plus autorité mais polémique, où la mémoire ne rassemble plus mais segmente, Nora sut, dans les années 1980, élever la topographie symbolique au rang de socle commun. Il l'a fait dans une France encore dotée d'un centre de gravité — la Troisième République en toile de fond, l'École en pivot. L'histoire y tenait alors le rôle de ciment civique ; elle est devenue depuis terrain miné, champ clos des subjectivités blessées, espace libre des compétitions mémorielles.

La revue *Le Débat*, qu'il anima avec Marcel Gauchet, fut longtemps l'agora des esprits cartésiens, avant que la frénésie du ressenti ne noie le goût du contradictoire. Avec Nora,

la République avait encore ses clercs. Elle a désormais ses influenceurs et ses agitateurs médiatiques.

C'est que la France, dès les années 1980, entamait une mue. Elle glissait du singulier au pluriel, de l'État-nation à l'archipel sociologique « diversitaire ». Le consensus mémoriel éclatait en myriades de doléances identitaires. Aux grands récits s'opposaient des mémoires communautaires, chacune sommant la République de se souvenir à sa place. L'historien devenait suspect s'il ne prenait pas parti. L'objectivité, soudain, sentait la trahison. On eût alors recours aux lois mémorielles pour satisfaire tout le monde et retrouver une forme de paix civile. Pas si sûr, cependant. La boîte de pandore ouverte est loin de s'être refermée.

Dans cette jungle mémorielle, Nora tenait le cap. Il rappelait que l'Histoire est, par nature, une reconstruction : problématique, incomplète, tâtonnante. Elle ne se plie pas aux impératifs de la morale immédiate ni aux injonctions des repentances tardives. Il fut l'un des rares à oser affirmer que l'Histoire n'a pas à servir d'alibi aux blessures du présent.

Or, que reste-t-il aujourd'hui de ce grand récit ? Le souvenir d'une maison de l'histoire de France proposé à contre-temps, et auquel Nora refusa du reste de s'associer, une carte sans boussole, et le souvenir d'un combat pour l'identité de la France maladroitement conduit. Reste-t-il quelque chose sur quoi fonder l'avenir ?

L'École — naguère institutrice de la Nation — peine à transmettre ce qu'elle n'ose plus nommer. Aux enfants, on n'enseigne plus les dates qui scandaient l'Histoire de France. Soupçonnées de chauvinisme nos historiens ne parlent plus guère des héros qui, hier encore, enflammaient les imaginations. Déconstruits, ces derniers sont renvoyés à la rubrique des fables. Un seul encore fait consensus : la révolution française. Dès lors, pour beaucoup d'enfants, l'histoire semble avoir commencé à la mort de Louis XVI. Le reste est bon pour un « récit national » dont on ne veut plus guère entendre parler sauf peut-être dans la version héroïsée et fabulée des spectacles du Puy-du-Fou ou encore d'ailleurs, et lors des soirées estivales où l'on écoute, distraits, l'histoire ancienne des héros au son des cigales. Les Grecs avec leurs tragédies, leurs histoires de famille et leurs batailles, étaient plus conséquents quant à leur Histoire.

Quant à la langue commune, elle est aujourd'hui supplantée par les flux d'un Anglo-monde omniprésent. Nos enfants parlent l'anglais comme personne, mais nos dirigeants sont insurpassables dans l'éloge de la francophonie. Cherchez l'erreur. Même le Patrimoine, pivot de l'identité nationale est devenu suspect de chauvinisme ; trop le célébrer devient une faute de goût.

Et pourtant, dès lors que la cathédrale de Notre-Dame brûlée fut restaurée, son inauguration est soudain devenue un théâtre d'unité symbolique des Français, de croyance ou de mémoire. Car là où la mémoire se cristallise dans la pierre, elle résiste au flux. Contrairement à ce que pensait Victor Hugo : « ceci a résisté à cela », mais pas forcément à la version divertissante dont la culture est menacée. Hannah Arendt en avait fait le constat au siècle dernier : « la culture a résisté à des siècles d'oppression, mais il n'est pas sûr qu'elle résiste à la version divertissante d'elle-même. ». C'est bien cela pourtant qu'ont proposé un Historien, auteur de « l'histoire mondiale de la France », et un metteur en scène surdoué lors des Jeux Olympiques de 2024. Leur show post-national, leur scénographie festive mondialisée, incarnèrent en effet le présentisme de la fête, la déconstruction des mythes, l'histoire réduite à la satire et au ridicule. On est loin du triptyque de l'histoire telle que l'école de l'origine devait l'enseigner : « apprendre, assimiler, transmettre ». La fabrique du citoyen, devenu spectateur et principal acteur de son apprentissage, signera la fin d'une époque.

Pierre Nora, en somme, aura tenté, jusqu'au bout, de dresser des balises dans un pays sans cap. Sa cartographie mémorielle, loin d'un repli passéiste, visait à maintenir un fil conducteur. Un fragile cordon ombilical entre le peuple et sa propre durée. Peut-être était-ce là, au fond, une entreprise désespérée. Mais il faut parfois des désespérés lucides pour que les autres ne sombrent pas tout à fait.

Lui-même, dans un dernier sursaut d'espérance républicaine, nous laissait cette dernière réflexion : « *L'histoire appartient à tous et à personne, ce qui lui donne vocation à l'universel.* » À l'heure des tribus bigarrées et du multiculturalisme militant, cela sonne comme un testament.

CHRONIQUES

Sur le fonds Paul-Jean Toulet conservé à la bibliothèque patrimoniale de Pau

Jacques Le Gall

De Paul-Jean Toulet, la Bibliothèque patrimoniale de Pau conserve nombre de documents divers (par exemple, moulé par Georges-Clément de Swiecinski, le masque mortuaire du poète, ou, annotés par Toulet, les quatre volumes du *Dictionnaire* de Pierre Bayle), cinq albums photographiques de première importance (PHA47, PHA48, PHA49, PHA50, PHA114) et plus de cinquante manuscrits autographes. Parmi ces derniers, quatre pièces sont particulièrement remarquables :

- Le Ms 236 : 98 poèmes autographes, soit 43 contrerimes sur 70 (11 en deux versions), 7 chansons sur 14 (2 en deux versions), 1 dixain sur 12 et 32 coples sur 109 (2 en deux versions). Ce manuscrit, le plus précieux de la collection, est précédé d'une note autographe sur feuille volante de Francis Carco, le poète de *Au vent crispé du matin*, le romancier des *Innocents* que Toulet appréciait, le fédérateur de « l'École fantaisiste » : « Ce manuscrit des *Contrerimes* m'a été envoyé par Toulet en 1912, il constitue la version originale du premier projet d'édition des *Contrerimes* ».

- Le Ms 467 : les 13 premières pages de *Monsieur du Paur homme public*, soit à peu près la moitié du chapitre inaugural de ce roman, le premier qu'ait publié Toulet, en 1898, chez H. Simonis Empis. Ces pages sont d'autant plus intéressantes qu'à travers l'enfance de Pierre-Bénigne du Paur à Bressuire, on peut retrouver, ainsi mise à distance et criblée d'ironiques notes, l'enfance réelle et rêvée de Toulet à Billère et à Pau. Bressuire y est décrite comme... montagnarde, bâtie de galets, toiturée d'ardoise et bordée d'un Gave.

- Le Ms 436 : manuscrit autographe quasi-complet du premier état de *La Jeune Fille verte*. Manquent seulement l'« Avant-propos » et les trois premières pages de ce roman achevé en 1904 qui, remanié, ne paraîtra chez Émile-Paul qu'en 1920, l'année de la mort de Toulet. Outre que les variantes et les ratures sont nombreuses tout au long de ce manuscrit, on rappellera que « cette chronique de mœurs » – une histoire d'amour et d'héritage compliquée d'intrigues ecclésiastiques – se passe à Ribamourt, nom donné à la très reconnaissable petite ville thermale de Salies-de-Béarn, à six kilomètres à peine de Carresse.

- Le Ms 198 : entre autres documents, ce manuscrit contient, intitulée « Baya-Ona », surmontée d'une épigraphe reprenant le refrain d'une chanson bayonnaise, une version presque définitive de la Contrerime XLI. Celle dont le premier quatrain évoque, sous les arcades bayonnaises de la rue Port Neuf, les déchirements de cœur et d'hoirie d'un jeune dandy aussi dispendieux qu'amoureux :

Bayonne ! Un pas sous les Arceaux,
Que faut-il davantage
Pour y mettre son héritage
Ou son cœur en morceaux ?

Le Ms 198 contient aussi le dernier poème de Toulet. Celui que le poète commença d'écrire dans la nuit du 5 au 6 septembre 1920, à Guéthary, villa Etcheberria. Griffonné au crayon de papier, à demi effacé, raturé, ce poème est demeuré inachevé. Mort à midi le 6 septembre, non pas d'une hémorragie cérébrale mais plutôt victime d'une overdose de laudanum (volontaire ou pas, nul ne le sait), le poète n'a pas eu la force de polir toutes les strophes de ce qui eût pu devenir une contrerime parfaite. Mais certains vers peuvent être tenus pour définitifs. Et même des strophes entières, palpitantes de fleurs, de fruits et de pas. Toulet semble y pressentir sa mort et y retrouver son enfance, l'inoubliable bain créateur de l'enfance. La mort paraît y former avec l'enfance une arche sous laquelle a passé l'eau courante du temps. Cette arche est légère et fraîche comme celle des enfantines baignades dans le Gave lumineux :

Ce n'est pas drôle de mourir
Et d'aimer tant de choses :
La nuit bleue et les matins roses
Le verger plein de glaïeuls roses,
[l'amour prompt]
Les fruits lents à mûrir.

Ni que tourne en fumée
Mainte chose jadis aimée
Tant de sources tarir
Voir tant d'amours tarir.

Ô France et vous, Île de France,
Fleurs de pourpre, fruits d'or,
L'été, lorsque tout dort,
Pas légers dans le corridor.

[jadis]
Le Gave où l'on allait nager
Enfants sous l'arche fraîche
Et le verger rose de pêches

Gave aux ondes trop fraîches
Au retour on cueillait des pêches
[Et sur l'arbre cueillir]
Enfance, cœur léger.

Octobre 2025 : un enrichissement du fonds Toulet

En octobre dernier, un don important a été fait qui enrichira le fonds Toulet conservé à Pau. Nous le devons à madame Agnès Mikaélian, une petite cousine du poète. De ce don, il peut être fait trois parts.

- Première part, des objets qui appartenrent au poète : une fourchette, probablement un cadeau de baptême, gravée au nom de Toulet (OBJ 25) ; portant le n° 109, monogrammés, les couverts en argent massif que le jeune lycéen utilisa dans les deux établissements scolaires qu'il fréquenta à Bayonne (OBJ 26) ; un daguerréotype daté de 1873 montrant, peut-être assis sur le « Bailli de Suffren » (ce fauteuil que Toulet fera suivre dans tous ses déménagements), le tout jeune Paul-Jean et Jane, sa sœur bien aimée (PHA 210) ; un livre en langue anglaise (G8°13572) sur la vie et l'œuvre d'Arthur Machen : *Arthur Machen, a short account of his life and work. With an introduction by D.B. Wyndham Lewis, Aidan Reynolds and William Charlton*, Oxford, Caermen books, 1988. On se souvient qu'en novembre 1899, Toulet se rendit à Londres à l'invitation du romancier gallois dont il traduira *The Great God Pan* (*Le Grand Dieu Pan*) dans le même temps qu'il écrivait *Monsieur du Paur homme public*.

- Deuxième part, une correspondance privée : une carte postale autographe datée du 11 août 1910, écrite par un auteur non identifié, représentant la Maison Haget de Carresse (Ms 748-08) et sept lettres manuscrites, toutes sauf une adressée à sa « tantine » Marie-Amanda Terlé. L'énergique écriture de Marie Vergon, l'épouse de Toulet, vient surcharger ou compléter deux de ces courriers. La dernière lettre est fort tendre (Ms 748-07), consécutive à la mort de l'oncle Jacques Terlé, « ce conseiller parfait, dont la bonté et le dévouement m'ont accompagné depuis mon enfance... ». Avec cette lettre, nous sommes à cent coudées de la causticité sous le couvert de laquelle Toulet a si souvent dissimulé sa tendresse froissée.

- Troisième part, des manuscrits de jeunesse : d'abord, sur une feuille volante, présentant déjà cette petite écriture concentrée mais lisible que le temps ne changera pas, signé, non daté, dédié à Louisa Terlè, une cousine germaine, épouse de Jean Prieu, un poème baigné de mélancolie intitulé « Sonnet » (Ms 750) :

Une vieille maison au jour presque tari
Où des pas du dehors chaque poutre frissonne
Dont le cartel chevrote à toute heure qui sonne :
C'est ici qu'on aima naguère et qu'on souffrit.

– Le parc mélancolique engourdi par l'automne
Tristement enflammé d'un soleil qui périt –
La rose qu'un matin fait naître et qu'il flétrit –
Le clavecin sans voix où votre main s'étonne –

Tout cela, tristement, vous parle d'autrefois ;
Mais qu'importe ; les chants et des fleurs dans les bois
Renaîtront pour orner le printemps de votre âge.

Goûtez-les, sans songer au temps qui nous meurtrit,
Et que d'autres, un jour, lisent sur cette page :
La tristesse ignorait les yeux qui m'ont souri.

Ensuite et surtout, un album à reliure en lustrine rouge titré et sous-titré *Forget-me-not : a floral album with spaces for autographs or quotations* (Ms 749). À l'intérieur, des poèmes précoces dont trois ou quatre semblent inédits et un morceau de prose poétique que l'on peut estimer inédit lui aussi. À tout le moins, ces pièces ont échappé aux deux éditions des « Premiers vers » de Toulet : au livre posthume que Henri Martineau a intitulé *Vers inédits* (Paris, Le Divan, 1936) et aux *Œuvres complètes* (Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2003) réunies par Bernard Delvaille. Comme l'annonce le sous-titre de l'album, les textes,

numérotés de I à XIV, ont été calligraphiés (encre violette sauf pour les deux derniers poèmes qui sont à l'encre sépia) par le poète en herbe dans les espaces prévus à cet effet. Ces sortes de vignettes, deux par page, sont entourées d'un décor floral un tantinet rococo qui ne devait pas déplaire aux cousines dont la contrerime VIII nous dira qu'elles « n'étaient pas encor des dames » quand le poète les côtoya au château de La Rafette.



Certains vers contenus dans cet album de jeunesse seront peut-être jugés médiocres, hasardés par un poète certes doué mais débutant. Cependant, comme l'a écrit Martineau, les *Juvenilia* de Toulet montrent « comment peut éclore en tâtonnant un indéniable génie poétique et de quelles influences il lui faut peu à peu se dégager. » Parmi ces influences ou références, on pourra ici percevoir des échos verlainiens et nervaliens, voire classiques (Malherbe), russes (Pouchkine) ou allemands (Heine).

Oui, il manque encore à ces poèmes de jeunesse ce qui est le plus constitutif du style de Toulet, à savoir le nombre et la frappe, l'élégance et l'irrévérence, l'humour et l'ironie, « Le crincrin de la blague et le sistre du doute », les fulgurances et les ellipses, la virtuosité syntaxique et la densité, l'atticisme et la fantaisie... Mais s'y annoncent déjà quelques-uns des thèmes que le poète reprendra et renouvellera. S'y expriment déjà, par endroits, une mélancolie et une inquiétude dont la béance s'aggravera jusqu'à devenir « cette espèce d'insécurité, de fêlure qui se mêle à tout » dont parlera l'auteur des *Lettres à soi-même*.

Mai 2025 : un nouvel enrichissement du fonds Toulet

Le 27 mai 2025 a eu lieu à l'Hôtel Drouot la vente de la collection Toulet constituée pendant de longues années par Monsieur Jean de Buzelet (1904-1972), soit 180 lots remarquables. La Bibliothèque patrimoniale de Pau a pu acquérir la pièce sans doute la plus exceptionnelle de cette collection, à savoir (non encore référencé par une cote) un nouveau manuscrit des *Contrerimes* qui viendra s'ajouter au précieux Ms 236 décrit plus haut.

Description succincte (à compléter) de ce manuscrit :

Les Contrerimes. Manuscrit autographe de 87 pages. Cahier d'écolier in-12 pain brûlé, daté du 15 janvier 1913 au 1^{er} février. Renferme 52 contrerimes, 17 chansons, 11 dixains avec variantes, 72 coples avec variantes. En page 2, de la main de Martineau, la liste des revues dans lesquelles Toulet publia ses vers. En page 5, jointe, une lettre de Martineau avec réponse de Toulet. Ce cahier a vraisemblablement voyagé entre Guéthary et Coulonges-sur-l'Autize où habitait le docteur Martineau. Des variantes de Toulet, retenues et recopiées par Martineau, revenaient rayées et refusées par le poète ou bien retenues par lui.

Francis Jammes

Paul Mirat

« O cher piment ! grenade lumineuse ! Mamore bien-aimée ! moi, faune, je chanterai le souvenir des jours où vers toi j'accourais, du lierre aux cornes.

Mes bras frissonnent comme les plumes du coq quand j'évoque ta croupe chaude et brune et qui sentait l'outre, lorsque je me souviens de toute toi où je grimpais comme au talus se hisse un bouc. Folie de feu ! je broutais, comme d'une églantine, l'effeuillement de ta bouche cependant que j'imitais, de mes lèvres, le glou-glou d'un tuyau feuillu de source.

J'enduisais de menthe ma gorge afin que s'y parfumât ta langue et, lorsque vers ton baiser je me précipitais, le silex étincelait sous mes sabots.

Je te salue, toi, sauvagesse dont la sève brûle comme le poivre le plus ardent, qui hantas les villages basques aux beaux noms tels que Aïciritz, Armendaritz, Aramitz, Aydius, toi dont les yeux faisaient sourire les vieillards aux pommettes saillantes, aux regards bleus. Je te salue, toi qui arrêtais le cœur des bouviers lorsque tu leur parlais, dressée au seuil blanc des maisons qui, pareilles à des pèlerines, portent des rosaires de piments de feu.

Tu as été ma fantaisie délicieuse. J'ai mené paître ton âme où il m'a plu.

Je t'ai rêvée sous les lauriers d'Espagne, au fond des parcs, sous les lilas légers, les pistachiers, les grenadiers sanglants, les seringas fastidieux ; parmi les roses lourdes et les pivoines dressées qui veillent, négresses taciturnes, à l'emperlement des jardins avec, dans leurs cheveux de sang, des scarabées au ventre de feu vert.

Je te salue, toi dont la gorge est pareille à deux écuelles de soleil et qui, nue, sautait sur un pied. Ma paume touchait à ta hanche glissante qui parfois épandait l'arôme du foin et du tabac, si violemment que l'on eût dit que cet arôme fumât sous nos baisers... Un jour, au-dessus de ta bouche éclatée comme une grenade d'Almeria, la corolle d'un papillon s'en vint se souler et mourir.

Tu as été Mamore, mais tu as été Quitteria, Zoraïde, Armande et Dolorès. Tu as ouvert, au fond du parc, la verte petite porte ensablée qui s'ouvrait sur la Manche déserte et par où sortir, un torride après-midi, le long Don Quichotte. Nous avions peur. Nous redoutions ton frère et ton fiancé. N'arriveraient-ils, sur la tartane de Don Luis, de la Mauritanie inférieure ? ... La duègne était à nous, obséquieuse et repoussante. Elle avait nom Fathma Benthali et mordait à l'écorce des grenades.

Portraits de femmes, page 263.

M-L Cazamayou



Quelles que soient nos joies, nos peines, les changements voulus ou subits dans nos vies, les saisons se suivent sans considération pour notre bonne ou mauvaise humeur.

Voici que la saison des innombrables rendez-vous des beaux jours commence. Les sentiers de montagne nous attendent, et les plages, le sable neuf, l'écume des vagues. Nous attendent aussi, les jardins, les terrasses des cafés, la cuisine de la belle saison, les marchés sur les places, les asperges, les melons, l'ail des ours discret condiment, les fruits qu'on ramasse dans les haies et qui noircissent nos dents depuis l'enfance : les myrtilles et les mûres.

C'est aussi le temps des fêtes. Celles de nos villages, un peu détournée de leur fonction ancienne par des modes pas toujours heureuses, et les autres les grandes fêtes... Celles dont j'ai un peu honte de vous parler, parce qu'elles n'ont pas toujours eu bonne réputation, parce que les gens « sérieux » les ont associées à des « beuveries », à des désordres inconvenants. Il était déconseillé d'y aller.

Déconseillé d'aller aux fêtes de Pampelune, donc très tentant...

Du plus loin qu'il m'en souviennne, au moment où j'ai quitté le lycée pour la Fac, j'ai toujours eu la chance d'être accompagnée, initiée même, aux fêtes de Pampelune que vénérât Hémigway. Je me souviens avec tendresse de ces années où, fauchés, et presque

faméliques, nous partagions les provisions fournies par un papa charcutier, où on ne buvait que du clarete (un « vin » clair très bon marché), où nous n'allions pas au corridas parce que c'était trop cher, et où, si nous passions une nuit sur place, nous dormions tous dans la même voiture de 5 heures du matin à 7 heures, pas plus , parce que, après, le soleil tapait si fort sur la voiture ! Il fallait s'asseoir à une terrasse. Impossible de s'affaler sur une pelouse, dans un jardin. Les responsables de la propreté de la ville, nettoyaient au jet tous les jardins, et toutes les étendues herbées !

A cette époque, comme à celle du temps d'Hémingway, on n'était pas obligé de s'habiller en blanc, mais, jeunes filles bien éduquées de la campagne béarnaise, nos polos sentaient bon, et nos frimousses se rafraichissaient dans les toilettes des bars de la Plaza del Castillo, toujours à la disposition des consommateurs.

Ce temps des amitiés éternelles, des rires et des chants, on le passait à chercher un copain perdu, à savoir où est l'endroit où l'on s'amuse, l'endroit où on danse, l'endroit où le bocadillo est le moins cher, l'endroit où nos fous-rires répondaient à d'autres fous-rires. La saison des examens était passée pour laisser place à la saison de la joie de vivre dans l'ivresse de la musique, des corps frôlés, des mains qui ne se serraient peut-être pas seulement parce que la foule à traverser devenait dense, la saison des « quisas », celle où la gravité des engagements, et des choix, se terminait dans un éclat de rire : nous avions le temps !

Le temps a passé. Les réponses sont tombées, celles du métier, de l'amour, des engagements, et des erreurs aussi sans doute. Comment peut-on revenir là où on a laissé des souvenirs de jeunesse sans poursuivre un rêve impossible, inutile et désespéré ?

Déjà à la fin du 20ème siècle, et au début de celui-ci, nous aimions retrouver tout un groupe d'adeptes inconditionnels de San Firmin. Un rituel s'inscrivait dans ce pèlerinage à Pampelune. Un rituel immuable que je vais retrouver le 7 juillet 2025, dans quelques jours. Donc, le 7 juillet, jour de la San Firmin, nous partirons à 5heures du matin. Vite aux Arènes ! Il sera presque 7 heures quand nous arriverons.

A ce moment-là, les arènes se remplissent sans bousculade. Les gens viennent de tous côtés, comme nous, ils ont payé leur place. Tout le monde est vêtu blanc, et porte le foulard rouge autour du cou. Il y a des personnes âgées qu'il faut aider un peu dans les escaliers, des enfants, ravis et excités d'assister à leur premier moment fort, des groupes de jeunes filles aux bouches rieuses, aux regards espiègles, des papas avec de très jeunes enfants sur

les épaules, et des « dames » comme nous, dont la ceinture est assortie aux chaussures, qui ne veulent en perdre une miette de cette tradition.

Mais que se passe-t-il à cette heure-ci ? Il est 7 heures 15 et nous voilà assises dans les arènes qui sont déjà presque pleines. Les gradins de Pampelune contiennent 19000 personnes. Au milieu des arènes, à même le sable, un orchestre de cuivres joue. Il interprète des airs d'ici, des airs solaires comme leurs cuivres qui renvoient des éclats du soleil de l'aube. Nous aurons au cœur cette impatience joyeuse que connaissent tous ceux qui aiment les petits matins d'été. Les musiciens jouent ces airs que, nous, les pamplonicos (dévots de San Firmin,) connaissons par cœur, et nous les chantons avec la foule. Cette foule dont nous faisons partie et qui attend la jour de la San Firmin depuis un an moins 7 jours, soit depuis la despédida du 14 juillet à minuit, l'année dernière, quand tout le monde a chanté, au moment d'éteindre les lumières, au moment de retourner ostensiblement nos poches vides : on a tout dépensé, et on a vécu ces fêtes « a lo grande », au mieux. Cette foule qui a chanté : « Pobre de mi », (pauvre de moi, les fêtes sont déjà finies), elle a attendu le 7 juillet de cette année : la San fermin de 2025, celle que nous rejoignons!

Ce matin du 7 juillet 2025, en passant, nous irons caresser furtivement la barbe de Ernest Hémigway. Sa statue est devant les arènes depuis le 6 juillet 1968 à 13h, veille du fameux « Siete de julio », alors que Franco n'était pas encore mort. Ernest était resté fidèle à la République, et aussi à ces fêtes. Puis nous serons installées là dans les arènes, à écouter la musique, et à attendre l'arrivée de l'Encierro. C'est-à-dire l'arrivée dans l'arène des six toros qui seront toréés, l'après-midi, dans ces mêmes arènes. A 8h, nous allons entendre une première explosion qui signifie que le toril, à l'autre bout de la ville, est ouvert, puis presque aussitôt une deuxième pour dire que tous les toros ont quitté ce toril. Ils seront donc, à partir de ce moment là dans les rues de Pampelune, et ils vont suivre un parcours de 875m, très précis, très protégé qui va les amener jusqu'aux arènes où nous sommes. Devant eux vont courir des jeunes gens, courageux. Ces bêtes sauvages qui n'ont vu, dans les élevages, que de rares humains sur leurs chevaux, sont dangereuses. Elles pèsent autour de 600kg, n'ont vu, au cours de leur courte vie, que « quatre hierbas », quatre herbes de printemps, et elles sont énervées par tous ces garçons qui courent devant eux. Ces toros courent à 24 ou à 32km à l'heure. C'est très rapide. Les garçons n'ont pas le droit de les toucher, et n'ont, pour les écarter, s'ils sont en danger qu'un journal roulé. Il y a parmi eux des énergumènes, venus seulement pour l'esbroufe, ils n'ont pas la tenue

blanche traditionnelle, il y a même quelques jeunes filles, parfois venues d'Australie, ou des USA, arrivées la veille, reparties le lendemain. Personne ici n'aime ces gens-là. Ils ne respectent ni la fête, ni le toro, ni les services hospitaliers qui vont, hélas, souvent, devoir les soigner. Bien sûr, à 17 ans, ma fille qui m'accompagnait, championne académique de 100m et de 100m haies, a voulu « courir », il y a quelques années. Je m'étais éloignée avec une seule affirmation : je rentre. La fiesta est finie. Elle n'y est pas allée. José, un copain très courageux, s'était promis « d'y aller », un jour. Il y était allé ! Mais il n'a pas pu courir. Quand les cris et le galop se sont fait entendre, il s'est fait plus étroit que le pilier censé le protéger, il a fermé les yeux, il a prié, il a tout entendu, il a cru mourir, des gens se sont écrasés contre lui, et l'ouragan de panique et de férocité est passé. En quelques secondes. Cela lui a paru sans fin. Il a eu le temps de se remémorer le Notre Père, et l'Acte de Contrition qu'on apprenait au catéchisme au cas où on se sentirait mourir. On a beaucoup ri, et on s'est beaucoup moqué de lui, parce qu'il est sorti vivant de cette épreuve.

Les coureurs vont arriver en jets dans les arènes, les premiers seront sifflés : les toros sont loin. Puis ce sera l'affolement, les coureurs de plus en plus rapides. Tout le monde priera pour qu'il n'y ait pas une chute, ni un amoncellement de corps à l'entrée des arènes ! Cette masse humaine sans forme obstruerait l'arrivée des monstres. Une masse de cris et de peur dans laquelle ces cruels représentants du Minotaure n'auraient aucun mal à enfoncer leurs cornes.

Mais non. Tout se passera bien, les coureurs vont s'écarter, quelques-uns ne vont pas résister à l'envie de tenter une passe, avec un pull, mais les ganaderos vont veiller au grain, donner des coups de leurs longs bâtons, et pousser le bétail, les six toros et les mansos, les bœufs qui les accompagnent, vers le toril des arènes. Alors on va entendre l'explosion qui annonce à tous que les toros sont enfermés, que l'encierro est fini. Il sera 8h10, à peu près. Au même moment, va retentir dans les arènes, dans les rues, dans toute la ville, un grand cri de soulagement, un grand « bravo ». Et nous, nous serons heureuses et soulagées.

Ce sera le moment de sortir des arènes, de partager les commentaires, en nous dirigeant vers la Plaza del Castillo pour boire notre chocolat si particulier, noir et épais comme une crème, avec des churros, beignets torsadés bien huileux. Ce sera délicieux. Et nous admirerons cette foule déjà prête pour le premier jour de la San Firmin !

Je n'aborderai pas aujourd'hui la suite de la journée. Ceux qui, parmi nos sérieux académiciens connaissent ce jour du 7 juillet, savent que, pour parler de ce qui va suivre,

il faut savoir dire le respect, l'admiration pour cette ville, l'émotion, les larmes sur les joues de grand-mères, l'envoûtement de la musique officielle de ce jour-là, l'art de la Pamplonesa, qui accompagne la grande procession du premier jour des fêtes depuis plus de 100ans. Cette procession ouverte par le Conseil municipal en grande tenue, va chercher San Firmin et tout le clergé à l'église San Lorenzo, et, au pas solennel de la musique, d'hommages en hommages, elle accompagne le saint jusqu'à la cathédrale pour la durée des fêtes.

Sachez seulement, que je marcherai juste derrière la musique, entre enchantement et émotion, dans la plus belle des matinées de l'été, à remercier le ciel, de vivre là où nous vivons, et de connaître ces moments de grâce pure.

Pour la fête du corps et du sang du Christ

Jean Casanave



C'était la fête Dieu. Les plus anciens se souviendront de ces processions hautes en couleurs qui traversaient villes et villages. Fillettes et garçonnets, dans un ordonnancement parfait et revêtus de leurs plus beaux atours, éparpillaient, au rythme du claquoir, des pétales de roses devant l'ostensoir doré. Les adolescents se chargeaient de porter des lanternes décorées aux bougies capricieuses ; les jeunes filles soutenaient la prière par leurs cantiques répétés avec soin les jours précédents ; les jeunes gens mesuraient leur force en soulevant le plus haut possible les bannières des saints vénérés. Tout ce beau monde défilait le plus naturellement du monde dans les rues jonchées de verdure comme la tradition le veut encore dans certains villages basques. Chaque maison rivalisait d'imagination pour décorer sa façade. Ceux et celles qui ne pouvaient pas marcher se tenaient sur les pas de portes et se signaient au passage du dais surmonté de plumeaux et solidement tenu par « d'honorables pères de famille ». Les reposoirs préparés avec soin au pied des croix du village offraient un arrêt bienfaisant. Ce dimanche-là, les anticléricaux s'occupaient de leur jardin, tandis que les rares athées, déclarés tels,

gardaient le béret sur la tête et le mégot aux lèvres en marmonnant leur réprobation indignée.

Célébrée après celle de la Trinité, la « fête Dieu » manquait certainement de précision. Qui adorer : Le Père ? Le Fils ? L'Esprit ? Alors on l'appela « La fête du Saint sacrement », un intitulé peut-être encore trop flou dans l'esprit de tous ceux qui ne fréquentaient plus l'Eucharistie. D'ailleurs tous les sacrements ne sont-ils pas saints ? On se fixa enfin sur la fête du Corps et du sang du Christ qui rappelle clairement la messe. Celle-ci mérite bien une solennité. En effet, n'est-elle pas le sacrement le plus exposé à la routine et à une mortelle habitude ! Une fois l'an n'est pas de trop pour que les communautés chrétiennes s'attachent à retrouver toute la saveur et toute la profondeur de telle ou telle partie de l'eucharistie dominicale. Et pourquoi pas, comme les textes du jour nous le suggèrent, décliner, grâce à la prière de l'offertoire, la palette des sens qu'ont revêtu le pain et le vin au cours de l'histoire du salut ?

Nous pourrions ainsi redécouvrir que la messe est avant tout une bénédiction (Tu es béni Dieu de l'univers) bénédiction qui associe toutes les forces de l'univers (fruit de la terre) sans oublier sa part d'humanité (et du travail des hommes). Nous retrouverons aussi l'importance de la manne dans le désert (ce pain venu du ciel le seul capable de nous rassasier), la signification du pain azyme, sans levain, mangé à la hâte lors de l'exode car notre vie est passage/ exode. Nous nous souviendrons encore du pain, du vin et de l'agneau du repas pascal, fête centrale du judaïsme qui a servi de cadre à la cène de Jésus. Cette bénédiction riche de sens et d'histoire portée par nos mains et nos lèvres va accueillir au cours de la messe celle de Jésus qui, la veille de sa passion, transforme (c'est bien une action de grâces) notre pain et notre vin (notre vie et notre univers) en son corps et son sang (en sa vie ressuscitée). Au terme de cette communion avec notre Seigneur chacun de nous pourra devenir ainsi un ostensor du Christ au milieu de ses frères humains. N'est-ce pas là notre première mission ?

N'hésitons pas à redonner à la bénédiction de l'offertoire la place qui lui revient et mesurons, si cela est possible, le don extraordinaire du mystère de la Foi !

Notes de lecture

Singapour, l'énigme décryptée

Thierry Moulonguet

Il fallait l'expérience du terrain et tout le recul donné par la grande carrière de diplomate de Bernard de Montferrand pour aborder le « cas Singapour » sous toutes ses facettes. Ambassadeur à Singapour entre 1989 et 1993, Bernard de Montferrand était bien placé pour nous aider à percer le mystère de Singapour. Encore fallait-il se prendre de passion pour l'histoire de cette cité Etat de 5,6 Millions d'habitants qui n'en finit pas d'étonner et d'inspirer le monde. C'est ce qui transparait dans le livre qu'il vient de publier chez Taillandier : *Singapour : l'invention de Lee Kuan Yew*.

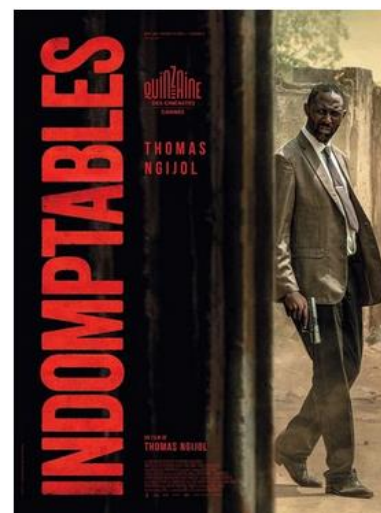
Colonie britannique fondée en 1819 par Sir Thomas Raffles, Singapour avait essentiellement une valeur stratégique par sa position géographique, au cœur de la zone des détroits, entre Malaisie et Indonésie. Premier Ministre de 1959 à 1990, Lee Kuan Yew allait conduire Singapour à l'indépendance en 1965 et transformer ce territoire qui allait s'imposer contre toute attente comme un grand pôle de développement économique, un centre financier d'envergure mondiale et une puissance diplomatique reconnue. Le livre s'attache à expliciter les différents leviers de cette alchimie improbable. La personnalité du Premier Ministre et son parcours, dont Bernard de Montferrand décrit chacune des étapes, sont naturellement déterminants dans cette histoire si singulière. Ses principaux traits combinent pragmatisme et ouverture, sens et science de l'action, capacité d'adaptation, absence d'idéologie. C'est ainsi qu'il a pu passer du non-alignement au multi-alignement, ou associer au sein d'un capitalisme d'Etat *sui generis* économie libérale et droit sociaux étendus dans le cadre d'une recherche exigeante d'équité. Dans une région traversée par des conflits ethniques, il a su préserver un équilibre entre chinois, largement majoritaires, malais et indiens avec des institutions donnant une large prééminence au pouvoir exécutif

tout en préservant les formes d'un régime parlementaire. Cet équilibre est néanmoins resté compatible avec une large ouverture à une immigration sélective contribuant à ancrer Singapour sur l'international et assurer sa participation au développement des nouvelles technologies. Deux priorités ont dominé son action : l'Education où Singapour s'est imposée en tête des classements mondiaux pour la performance de son système éducatif, tant former et attirer les talents était essentiel à ses yeux, la Défense pour assurer l'indépendance de Singapour et consolider son identité nationale, tout en ne déviant jamais d'une ligne rigoureuse de gestion des finances publiques garante de l'autonomie du pays. L'un des intérêts du livre de Bernard de Montferrand est aussi d'approfondir l'analyse de l'envers du décor et des conditions nécessaires à l'accomplissement de cette transformation, devenue une référence, et, en particulier, de ce qu'on a pu appeler « L'Etat de droit autoritaire » mis en œuvre pour assurer, selon Lee Kuan Yew, l'ordre et la sécurité nécessaires pour réussir cette construction. La réponse du Premier Ministre à cette question a toujours été de faire référence aux étapes incontournables dans ce type de processus, à la diversité des formes de la démocratie, à la prise en compte des caractéristiques très particulières de l'histoire de Singapour. A chacun d'apprécier ... Depuis son départ du pouvoir et son décès en 2015, ses successeurs se sont inscrits dans la même ligne. Les nouveaux enjeux pour Singapour sont notamment l'accélération de la montée en puissance de la Chine qui bouscule les équilibres de la région et les menaces de retour au protectionnisme. Sur ce plan, mettons-nous à l'écoute de ce que Lee Kuan Yew disait devant le congrès des Etats Unis en 1985 : « Le sujet du libre-échange est une question de paix et de guerre pour le monde ». A bon entendeur ...

Indomptables au cinéma

Etienne Lassailly

Dans le chaos de l'Afrique noire et francophone d'aujourd'hui, dans une parcelle de notre ancien empire, un film magnifique vient d'être tourné. Le sujet : peindre la vérité humaine, la vérité africaine, si différente de la nôtre. L'enseignement de ce film combatif et résolument humaniste : quand tout vous échappe, faire votre devoir est la seule issue.



Dans ce film policier, un commissaire de police de la banlieue de Yaoundé, capitale administrative et politique du Cameroun, recherche le meurtrier d'un de ses collègues, révolté dans la nuit grouillante et sombre. Ce commissaire, père de cinq enfants, personnifie, à mes yeux, l'africain des villes qui, fils et petit-fils de chef, exerce des fonctions régaliennes dans la société civile de son temps, tout en gardant un pied dans son village où, sans doute, il aide ceux de son clan, dans le respect de la tradition.

La tradition et la morale, le personnage principal l'applique : c'est un *lion indomptable* à l'image des joueurs de football de l'équipe nationale camerounaise, connus pour leur opiniâtreté et leur peu de prise à la douleur.

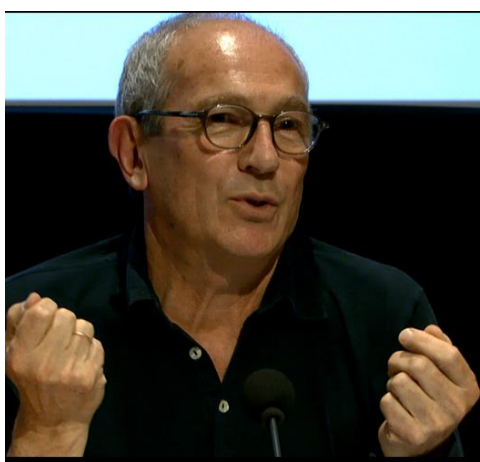
Son intégrité s'exerce d'abord dans sa famille. Il est tout sauf permissif avec ses trois garçons aînés. Sa fille, lassée de son autoritarisme, a fini par quitter le domicile de ses parents pour échapper à l'emprise morale et mentale de son père.

Dans son commissariat, c'est un vrai chef à l'africaine, patriarcal, équitable, scrupuleux, intransigeant mais toujours à l'écoute. Ceux qui ont vécu en Afrique connaissent la sagacité et la finesse de l'âme des habitants du continent noir. Mais ils connaissent aussi leur sauvagerie et leur violence.

Tout cela est montré en rapport direct avec le décor vrai de la périphérie des villes africaines, rues défoncées, façades fissurées, venelles boueuses, le tout sous le ciel lourd et cendré des tropiques. C'est étonnant de vérité ! Et cette vérité semble défier le temps et m'a ramené il y a 25 ans, à l'époque où je me frottais à la civilisation des Ibos de Port-Harcourt. On continue de penser que le livre polémique de René Dumont publié en 1962 était l'œuvre d'un grand pessimiste. Mais le philosophe agronome avait raison, jamais l'Afrique ne ressemblera à l'Europe. C'est une terre à part, tragique, poignante, fastueuse et ténébreuse.

Vie de l'Académie

Quatrième **Conversation Académique** le mardi 24 juin à 16h00, villa Lawrance. Nous aurons l'honneur de recevoir Jean-Marc Terrasse, historien de l'art, sur le thème suivant : **Miroir, mon beau miroir...**



*« **Miroir, mon beau miroir...** Que peint-on quand on se prend comme modèle ? Que nous raconte un peintre en faisant son autoportrait ? Pour beaucoup d'historiens d'art il s'agit d'une ruse. Hubert Damisch l'appelle la ruse du tableau. A travers des exemples anciens et récents, de Michel Ange à Matisse, essayons d'y voir plus clair... »*

C'est sur le ton de l'entretien détendu, et malgré tout savant que Jean Marc Terrasse fit un exposé d'esthétique de haute volée sur un sujet choisi comme fil, conducteur, conversation : le portrait.

Le sujet passionna les Académiciens, chacun, ayant quelque chose à dire sur la peinture, la littérature, voir l'histoire locale. Mais laissons la parole au conférencier commentant les photos présentées sur écran.



« La mode est à l'autofiction. Dans un livre actuel sur deux, l'auteur se prend comme sujet d'écriture. Ça commence avec Proust pour lequel tout se joue entre auteur et narrateur. « La Recherche » est l'autoportrait du second, pas du premier.

Quand est-il de la peinture ? Que nous raconte un peintre en faisant son autoportrait ?

Que peint-il quand il se prend comme modèle ?

Les autoportraits sont-ils là où on le croit ou plutôt où on tente de nous le faire croire ?

Que fait Dürer quand il se peint en Christ ?

Dans « La Ruse du tableau », l'historien d'art Hubert Damisch, nous prévient : tout tableau est une ruse. Avec l'autoportrait il s'agirait d'une double ruse. De multiples ruses, en fait. Voyons-nous ce que nous croyons voir ? Roland Barthes parle de la ruse de la sincérité. Toute sincérité est une ruse qui masque une autre vérité.

Allons sur la piste de ces multiples ruses.

Ruse de la sincérité avec les 55 autoportraits de Frida Kahlo.

Ruse du marché avec la centaine d'autoportraits peints par Rembrandt, quand on sait qu'un autoportrait de sa main se vendait deux fois mieux qu'un simple portrait.

Ruse sociale. Que serait Titien sans Venise au 16ème siècle ? Serait-il le même ailleurs et à une autre époque ? Un débat traverse l'histoire de l'art depuis Vasari (1511-1574): l'artiste, génie pur ou produit de son temps?

Sartre analysant l'autoportrait du Tintoret pense le tableau hors du temps, exprimant juste la vision d'un monde désenchanté, sans dieu. L'autoportrait sert-il de prétexte à une critique de la société ?

Pour certains historiens contemporains ce n'est pas le peintre qui est le produit de son temps, mais la peinture elle-même. Il y a des thèmes picturaux qui dépassent les époques et les individus. Dans « la théorie des nuages » Hubert Damisch s'est intéressé aux nuages dans les tableaux, de Giotto à Cézanne. Un nuage est une invention picturale pure, ce qui caractérise le mieux le peintre, son autoportrait en quelque sorte.

L'autoportrait est un espace critique. En particulier dans ces nombreux tableaux où le peintre, s'est glissé dans un coin pour nous dire quelque chose par cette présence.

Qu'en est-il depuis le XXème siècle, quand cohabitent des mouvements artistiques nombreux et quand chaque peintre se doit de poursuivre son propre chemin face à l'aléatoire des marchés ? De Matisse à Maurizio Cattelan, nous regarderons ce théâtre où la peinture se met en scène autour de la figure du peintre lui-même ».

Dernière conversation académique d'une année qui fut bien fournie en la matière, et qui permet de rencontrer des personnalités, fort intéressantes, les unes et les autres.

Les Annales

Les annales de l'Académie de Béarn 2020-2024 sont enfin parues grâce à la diligence de notre confrère Patrick Voisin et les Académiciens peuvent se les procurer le 24 juin, jour de la 4^{ème} conversation académique.

